

I

*« Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne. »*

(ARAGON)

Janvier 2012

Et si je commençais par la fin... Je le sais bien, je suis loin d'être au bout de ma vie – je l'espère du moins. Non, je veux dire, et si je commençais par raconter la fin de ma « non-vie », de cette vie entre parenthèses qui aura duré presque dix ans.

Raconter par la fin une histoire de faim ou plutôt de non-faim et de sur-faim à la fois. La tâche paraît bien ardue et je ne promets pas d'être toujours rigoureusement exacte...

Tout s'est terminé un samedi soir de janvier, le 21 pour être précise, alors que mon compagnon était absent. Depuis deux jours, je ne pensais qu'à ce moment où je pourrais enfin me retrouver seule. Plus l'heure du départ de Cédric approchait, plus je devenais fébrile. Je n'avais qu'une envie : qu'il

parte le plus tôt possible. La crise de boulimie était programmée même si je n'avais pas pu aller faire de courses dans la semaine, je possédais encore quelques réserves de nourriture dans les placards.

Dès que j'entendis le moteur de la voiture démarrer, à 19 heures environ, je me mis à faire cuire un kilo de pâtes et enfournai le gâteau au chocolat préparé en cachette l'après-midi. Je n'avais pas un instant à perdre. Tout devrait être terminé dans quatre heures maximum, afin que j'aie le temps de tout ranger et nettoyer avant le retour de Cédric.

Dix minutes plus tard, tout était au point : le pain dans le toasteur, le pâté de campagne, le saucisson, le beurre et les chips dans mon assiette et la bouteille de limonade sur la table.

Toutes les conditions étaient réunies pour que la crise soit longue et bonne, donc réussie. Toutes..., en fait, pas vraiment. Je ne dormais plus depuis presque trois semaines, je venais de passer une semaine quasiment seule à la maison pour me reposer – semaine pendant laquelle je n'étais pas parvenue à fermer l'œil malgré les somnifères – sans faire de crise et une toute petite voix dans ma tête me chuchotait : « Ce n'est pas bien, ne le fais pas. »

Cependant, toutes les circonstances « extérieures » étant favorables, je me suis mise à manger et à vomir à intervalles réguliers afin de pouvoir poursuivre mes agapes. Les images défilaient sur l'écran de la télévision mais je ne savais pas ce que je regardais. Je me remplissais. J'ai avalé plus d'un kilo de pâtes cuites avec beaucoup de beurre et

de la mayonnaise pour que ça ressorte plus facilement. Il ne me restait plus qu'un quart du gâteau au chocolat et moins de la moitié d'un litre de glace à la vanille retrouvé au fond du congélateur. Je n'en profitais plus.

Je ne ressentais même plus le goût de ce que j'ingérais. La vue des emballages et des bouteilles de soda vides qui jonchaient le sol et des plats gras-seux empilés sur la table me donnait la nausée...

J'ai donc mangé et vomi, et mangé et vomi... pendant deux bonnes heures avant de m'arrêter. Je n'y prenais aucun plaisir si ce n'était le réconfort de combler le vide provoqué par l'absence de mon compagnon et de ne pas penser à quel point je me sentais seule. J'étais écoeurée, dégoûtée plus qu'à l'accoutumée de toute cette nourriture qui entrait dans ma bouche, descendait dans mon estomac puis parcourait le chemin inverse quelques minutes plus tard.

Épuisée, je suis montée me coucher. Mais avant de me mettre au lit, je me suis soumise au rituel de la pesée. Après être montée sur la balance et avoir constaté que j'avais perdu un kilo par rapport au matin, j'ai vomi une dernière fois, pour m'assurer qu'il ne demeurerait pas la moindre trace de toute la nourriture infâme que je venais d'absorber.

Mais après cette dernière purge, j'ai totalement paniqué. Ma tête s'est mise à tourner. Je me souviens enfin avoir éclaté en sanglots – des pleurs de rage –, puis avoir arpenté la maison de long en large avant d'être prise d'une peur incontrôlée. Terrorisée, j'ai

quand même eu la présence d'esprit de me saisir du téléphone et de contacter mon compagnon pour qu'il rentre au plus vite de sa soirée – ce qu'il a fait. En l'attendant, j'ai continué, je crois, à parcourir la maison tel un lion en cage, me sentant complètement tiraillée, prisonnière de moi-même. Je n'avais absolument plus conscience de ce qui m'entourait ni de ce que je faisais. Je n'étais que peur, dégoût, souffrance.

Lorsqu'il a ouvert la porte, Cédric m'a retrouvée cramponnée aux barreaux de l'escalier du salon en train de me cogner la tête contre le bois. Il m'a prise dans ses bras. Je me suis effondrée. Ensuite, j'ai beaucoup pleuré ; puis, nous avons beaucoup parlé.

À une heure du matin, à nouveau maître de moi-même, j'ai vidé un placard et une partie du frigo remplis de nourriture premier prix destinée aux crises. Je ne voulais plus jamais absorber ni rejeter ce genre d'aliments infects. Je ne voulais plus jamais faire de crises. Je ne voulais plus jamais me faire vomir.

En fait, je réalise que je ne pourrai pas m'en tenir à tout raconter par la fin. Le récit ne serait que succession de retours en arrière ou bonds en avant. Je vais donc reprendre mon histoire par le commencement, pour plus de clarté dans cette période déjà si obscure.

II

« — *Mais ça meurt, en cage,
les oiseaux, dit Jacquemort.* »

(VIAN)

Enfance (1985-1994)

La maladie (j'emploierai souvent ce terme même s'il ne me satisfait pas pleinement) a pris place dans mon esprit il y a environ dix ans. J'étais alors une fille plutôt banale, je me fondais dans la masse tout en sachant que j'en étais totalement étrangère : j'étais Poète. J'ai toujours eu, depuis ma plus tendre enfance, un goût très développé pour la littérature.

Malgré mon esprit vif et curieux, je m'enfermais très jeune dans ma chambre pour dévorer les aventures de *Croc-Blanc* et du *Petit Prince*. Je m'étais créé un monde imaginaire bien plus réel pour moi que le monde qui m'entourait. J'étais l'une de ces enfants dont l'on dit qu'elle a la « tête dans les nuages ». De toute façon, je préférais largement passer des journées en tête à tête avec mes livres plutôt qu'avec mes congénères. Je n'arrivais pas vraiment à développer des liens avec les enfants de mon âge. Je m'étais

fait quelques amis à l'école davantage pour faire « comme tout le monde » que par véritable envie. Je ne parvenais pas à m'expliquer comment les autres pouvaient consacrer leur temps à jouer à se courir après ou agiter des poupées. Je me souviens pourtant avoir passé des après-midi entiers à jouer aux poupées avec ma meilleure amie de l'époque mais pendant que d'un côté j'inventais avec elle des histoires stupides, d'un autre je me demandais pourquoi je faisais cela tout en me disant que j'aurais préféré lire tranquillement.

Mon appétence pour la lecture ne faisait cependant pas de moi une petite fille inactive. Au contraire, on aurait facilement pu me qualifier d' « hyperactive » au regard de mon emploi du temps. À peine l'école terminée, je filais à mes entraînements quasi quotidiens de gymnastique.

À l'âge de 10 ans, je pratiquais environ une dizaine d'heures de gym hebdomadaire auxquelles il faut ajouter les nombreuses compétitions les week-ends ainsi que les semaines de stages durant les vacances scolaires. Cette suractivité n'était cependant pas véritablement de mon fait.

Je n'aimais pas vraiment la gym, activité à laquelle mes parents m'avaient inscrite à l'âge de 4 ans ; j'ai même détesté cela dès 7 ans. Tous les ans, à la rentrée de septembre, je disais à mes parents que je ne voulais pas y retourner. Et tous les ans, ma mère me disait que si je n'y retournais pas je ne reverrais plus mes amies, je m'ennuierais le soir après l'école. Et elle, que ferait-elle le dimanche si elle n'avait plus

le loisir de m'accompagner lors des compétitions ? Je ne pense pas qu'il s'agissait, consciemment du moins pour elle, de chantage affectif.

Mais il est certain que, chaque année – alors même que fin juin je m'étais juré de ne plus remettre les pieds dans cette satanée salle de sport –, je retournais m'inscrire au club, la boule au ventre, pour ne pas décevoir ma mère et retrouver mes amies.

Je n'ai quasiment aucun souvenir d'avant cet âge-là si ce n'est par rapport à mon corps ; il a beaucoup souffert. Mais la maxime « Il faut souffrir pour être belle », martelée à chaque cours par les entraîneurs, a dû, au fur et à mesure, s'imprimer au fin fond de mon esprit.

Des années plus tard, je ne me doutais pas que ce dicton résonnerait encore en moi qui rechercherais alors la beauté spirituelle.

La gymnastique, que j'arrêtai vers 12 ans, était une véritable corvée, une sorte de torture continue dont le seul but était de satisfaire la joie de ma mère lorsqu'elle venait assister à une compétition.

La gym – des heures perdues, passées aux entraînements – m'a volé mon enfance. Au lieu de jouer avec mes amies, j'étais harcelée à longueur de soirée à cause de mon manque de souplesse.

D'horribles minutes s'écoulaient au cours desquelles les entraîneurs semblaient prendre un plaisir sadique à étirer mes bras et mes jambes plus qu'ils ne pouvaient le supporter. Je m'inventais toutes sortes de maux pour éviter les entraînements. Dès que la prof voulait m'envoyer à la poutre (ma

bête noire), je prétextais me sentir mal et finissais vraiment d'ailleurs par souffrir de maux de ventre épouvantables. Pour ne rien arranger, les membres meurtris par les heures d'étirements, il me fallait encore affronter les moqueries des « grandes » qui me jugeaient trop « molle » à leur goût et trop « intello » pour être sympa. Car à cette époque, je n'avais pas besoin de me forcer à l'école pour obtenir d'excellents résultats. Dès le CP, je raflais tous les bons points. Jusqu'en CM1, j'eus la chance de me trouver dans des classes à double niveau.

Dès que j'avais terminé mon travail, je pouvais m'atteler aux exercices des plus grands si bien que je ne m'ennuyais jamais.

Du coup, la directrice de l'école primaire, malgré les réticences maternelles, décida de me faire passer du CM1 au CM2 et ce, à ma plus grande joie.

Comment aurais-je pu imaginer que cette décision qui me rendait tellement heureuse allait devenir un frein à ma vie sociale durant les quatre années de collège et que j'allais traîner cette étiquette d'« intello coincée » jusqu'à la fin du lycée ?

Cette époque fut sans doute la plus difficile de ma courte existence. En effet, si la période « gymnastique » n'avait pas été une partie de plaisir sur le plan physique comme sur le plan moral, celle du collège ne s'est guère avérée meilleure. Certes, mes professeurs m'adoraient et ne cessaient de chanter mes louanges à mes parents à chaque réunion.

L'un d'eux leur dit même qu'il aurait rêvé d'avoir une fille comme moi, si parfaite. Pas sûr qu'il aurait

signé pour la suite des événements ! Dans le même temps, je n'avais pas beaucoup d'amis.

En fin de 4^e, ma meilleure amie cessa de m'adresser la parole du jour au lendemain car la fréquentation de la première de la classe l'empêchait d'être populaire et de sortir avec le garçon qu'elle convoitait. Mais je vais trop vite et omets un point capital de mon enfance, qui fut peut-être le déclencheur des maux à venir, le drame familial qui eut lieu quelques années plus tôt.

J'avais 9 ans. Jusque-là, je peux dire que j'étais une enfant heureuse qui attendait, avec une impatience non dissimulée, la venue d'un deuxième petit frère. Je vivais dans une famille unie dont rien ne semblait pouvoir venir entacher le bonheur jusqu'à ce jour maudit de mai 1994.

Ce jour marqua la fin définitive de mon enfance. Bien que mes parents aient fait leur possible pour nous préserver, mon frère et moi, chaque instant de cette terrible journée est gravé dans ma mémoire.

Dès le matin, je perçus le trouble de mes parents après la réception d'un coup de téléphone. Quand je leur réclamai une explication, ils me répondirent que ma cousine avait eu un accident, qu'elle était à l'hôpital mais que je ne devais pas m'inquiéter. L'après-midi, on me conduisit – comme prévu – à l'anniversaire d'un camarade de classe. Il me fut impossible d'en profiter. Depuis le midi, mon esprit concevait les pires scénarios quant à l'état de ma cousine, comblant comme il pouvait le vide laissé par l'absence de renseignements précis. Mes parents

vinrent me rechercher quelques heures plus tard pour m'emmener dans la famille de ma nourrice, des gens chez qui je n'avais jamais mis les pieds. Nous y passâmes la soirée avec mon frère et mon père, je crois, ma mère était à l'hôpital. Je ne savais toujours pas ce qu'il en était de la santé de ma cousine mais je m'imaginai le pire. Ce pire me fut révélé quelques heures plus tard.

Ce jour-là, mon unique cousine trouva la mort dans un terrible accident de voiture en revenant d'une soirée en discothèque. Elle n'atteignit jamais ses 18 ans qu'elle devait fêter quelques jours plus tard. Je ne pus trouver le sommeil cette nuit-là. Dès que je fermais les yeux, je me représentais l'accident.

Désormais, rien ne serait pour moi jamais plus comme avant ; mon insouciance s'envolait en même temps que l'âme de ma cousine. Je ne serais jamais plus une enfant. Ma seule attente alors fut celle de l'arrivée de mon petit frère.

J'espérais, au fond de mon cœur, que cette naissance me redonnerait goût à la vie et qu'elle ressouderait ma famille. Il n'en fut rien. Au contraire, les troubles s'accrochèrent sans que rien ne semble pouvoir les dissiper. Dès ce jour, en effet, c'est comme si j'avais perdu toute une partie de ma famille et pas seulement ma cousine. Effectivement, mon oncle et ma tante – pour une raison que j'ignorais – ne nous adressèrent plus la parole. Ma mère n'avait désormais plus de sœur et moi, plus de marraine. Je ne me doutais pas que deux ans plus tard, mon oncle me serrerait la main pour me dire bonjour comme à une

parfaite inconnue ni que je ne reverrais mon cousin que huit ans plus tard, à l'occasion des obsèques de ma grand-mère.

J'en étais là : j'avais 9 ans, j'étais devenue adulte malgré moi et je me promis de tout faire pour faciliter la vie de mes parents. Je serais la fille parfaite, celle que tous les parents souhaiteraient avoir : mignonne, gentille, douée à l'école, sportive, souriante et silencieuse. Comment mes parents auraient-ils pu imaginer un instant que l'esprit de leur petite fille chérie allait basculer dans la plus sombre mélancolie ?

Dès lors, il y aurait deux Léa. Celle que tout le monde verrait – gaie, emplie d'une joie de vivre – et la vraie Léa – morose, l'âme défunte. Je me souviens parfaitement des jours qui ont suivi les obsèques.

À chaque récréation, alors que tous les autres enfants s'amusaient à courir partout dans la cour, je m'asseyais sur le rebord des fenêtres le long des salles de classe et je les regardais en me demandant pourquoi ils faisaient cela.

Je me sentais complètement étrangère à leur monde, comme si, subitement, je n'avais plus réussi à parler la même langue. Puis je cessais de m'interroger sur les agissements de mes camarades et laissais mon regard se perdre dans le vide.

Tout devenait flou autour de moi, mon corps demeurait scotché au béton pendant que mon esprit voyageait en des espaces insondables. Quand je n'étais pas à l'école, je me réfugiais dans la littéra-

ture d'une façon excessive. Je lisais du matin au soir. Lire ! Lire tout ce qui me passait sous la main.

Lire pour vivre une vie meilleure, pleine d'aventures, de rebondissements, une vie différente de la mienne, si lisse en apparence.

C'est vrai qu'il ne se passait strictement rien d'intéressant dans mon existence jusqu'à cette année pleine de joies et de peines que fut 2002.

Tout était très calme : quelques amies, peu de garçons autour de moi, même si ceux-ci commençaient à m'intéresser, jusqu'à ce Jour de l'an.